

morbide. Le coup de génie d'Arash est d'avoir composé une série de paysages oniriques, qui font songer parfois à ceux du Rimbaud d'*Une saison en Enfer*. Il est agréable de s'y perdre, guidé par une voix mélancolique, nostalgique et tendre jusque dans la révolte. C'est aussi un plaisir de lire un texte qui reflète une telle sensibilité et une telle maîtrise de l'écriture.

Pierre Léon
Université de Toronto

**Pierre Karch. *Le nombril de Schéhérazade*. Sudbury: Prise de parole. 1998.
177 p. ISBN 2-89423-092-3**

Toute une «destination soleil» que propose Pierre Karch dans son dernier roman, *le nombril de Scheherazade*. Nous sommes dans les Caraïbes, il y fait du soleil, on y est de passage, on y tue. Ajoutons, en exergue, une citation de Jean Baudrillard soulignant l'emprise du principe d'incertitude sur tous les systèmes de valeurs, un récit d'une insatiable variété, passant du conte fabuleux à la surenchère née de sa traduction, de l'enquête policière aux improvisations de son héroïne, et nous voilà plongés tête première dans une histoire où se côtoient tous les possibles. Pierre Karch le sait mieux que quiconque et invite ses lecteurs à conjurer un moindre mal : «réarranger les choses pour leur donner un sens». (p. 72) Tonifiantes pérégrinations.

Le roman tourne autour de Sam, invraisemblable orpheline élevée dans un coin oublié de l'Ontario par une tante neurasthénique, qui quitte son village arriéré pour s'épanouir à l'École nationale de théâtre. Là, elle apprend à se nourrir de la passion d'autrui et se fait femme de théâtre avant toute chose, métamorphose qui la tire du destin que la vie lui avait réservé et dont elle extirpe une franche excitation, celle de jouer du masque, de l'impression, de la distance, du «mensonge vrai», propres à la théâtralisation de son existence. Quand elle se pare des oripeaux de Scheherazade et se perd dans le merveilleux du conte, la faune touristique de l'hôtel Oasis l'accompagne dans ces contrées où la distinction entre le rêve et la réalité n'a plus cours. Sam y transcende la médiocrité de son existence, dans une série discontinue de scènes et de tableaux, elle pour qui le talent de raconter vaut mieux que tout ce qu'elle peut vivre. Quand l'inspiration vient à manquer, l'improvisation comble l'essoufflement de la confession.

La fusion de Sam en Scheherazade (ou serait-ce le contraire?) déstabilise le lecteur, chez qui l'ambiguïté narrative de l'héroïne pose de sérieux défis à la reconstruction du propos.

Sur quoi se rabattre, alors? sur les énigmes posées par la juxtaposition des récits des Mille et une nuits qui jonchent le texte? sur le semblant de réalisme d'une abracadabrante enquête policière? sur les traces de ces personnages secondaires qu'on assassine, comme pour mieux brouiller les pistes? À l'image de Sam, qui, au Chef de police chargé de dénouer une sombre histoire de meurtre et de contrebande, affirme : «Scheherazade dit les choses tellement mieux que Sam qui ne vous ferait qu'une banale déposition», (p. 137) osons une alternative plus audacieuse, celle d'un ludisme peut-être un peu pervers, issu de la distanciation, auquel se livre Pierre Karch dans *le nombril de Scheherazade*.

Dans cette perspective, qui se soucie de l'authenticité de cette tradition orale dont s'inspire tant la conteuse? Quel intérêt singulier peut motiver le lecteur à chercher dans l'infini des interprétations véhiculées par le conte, quelque signifiante correspondance entre Sam, personnage du roman, Scheherazade, son personnage fétiche, et la trame événementielle du texte? Bien courageux qui pourra élucider les écarts que permettent de multiplier ce double emploi conscient du sujet narratif. L'a-t-on compris, cette Sam recyclée au théâtre n'est en somme qu'une joueuse invétérée qui voit son propre rôle se compliquer de jour en jour, au gré d'une réalité meurtrière de plus en plus envahissante. Pourquoi, dans ce cas, ne pas livrer à une bonne histoire la responsabilité de «recommencer la vie»? Tel est le choix que semble avoir adopté Pierre Karch dans ce véritable hommage rendu au pouvoir évocateur du récit.

Le nombril de Scheherazade, comme le suggère son titre, est empreint d'un humour aux frontières de la causticité, de la finesse et du «gros rire gras». Ces élans de baroquisme créent un effet de cohérence dans la mixité du caractère sacré des contes anciens et de l'héritage profane de vacanciers jouisseurs de l'instant. Il devient alors possible pour un sultan immémorial de longer les mêmes plages qu'un travesti bien de son temps, pour un assassin au couteau peu loquace, de ne pas avoir la lame dans sa poche; quant au rôle du nombril de la désireuse Scheherazade, laissons aux futurs lecteurs de l'oeuvre les joies d'en goûter la suggestion des délices. Festin promis.

Louis Bélanger

Université du Nouveau-Brunswick à Saint-Jean

**John Ralston Saul. *Réflexions d'un frère siamois. Le Canada à l'aube du XXI^e siècle.* Montréal: les Éditions du Boréal. 1998. 512 p.
ISBN 2-89052-926-6**

Il est plutôt rare que *LittéRéalité* publie des comptes rendus sur des ouvrages plus proches de l'essai que de la création littéraire. L'exception que nous proposons avec